

ALLEGORIE, METAPHORE ET/OU CATACHRESE

Jules Supervielle, les chevaux du Temps, *Les amis inconnus*

Quand **les chevaux du temps** s'arrêtent à ma porte
J'hésite un peu toujours à les regarder boire
Puisque c'est de mon sang qu'ils étanchent leur soif.
Ils tournent vers ma face un œil reconnaissant
Pendant que leurs longs traits m'emplissent de faiblesse
Et me laissent **si las, si seul et décevant**
Qu'une nuit passagère envahit mes paupières
Et qu'il me faut soudain refaire en moi des forces
Pour qu'au jour où viendrait l'attelage assoiffé
Je puisse encore vivre et les désaltérer

« LES CHEVAUX DU TEMPS »

C'est de toute évidence une métaphore mais elle est au premier abord incompréhensible. Et telle quelle, elle peut s'analyser comme une catachrèse : *une figure de style qui consiste à détourner un mot ou une expression de son sens propre étendant sa signification* (le pied d'une table, être à cheval sur une chaise).

A ce titre, les chevaux sont détournés de leur signification initiale pour vouloir dire autre chose que ce qu'ils signifient, la dénomination d'un animal particulièrement aimé de l'homme, mais aussi d'une grande puissance.

La catachrèse est aussi une métaphore dont on a oublié l'origine. Quand on parle des *pieds* d'une *chaise*, on ne se souvient pas que le pied désignant la partie inférieure d'une jambe est utilisé de façon métaphorique.

Ainsi, le mot *piéd* n'est plus utilisé au sens propre, mais en un sens différent qui désigne une réalité pour laquelle aucun autre mot n'existait.

Ici, on n'a pas « oublié » que le mot « chevaux » désigne un animal, mais c'est « comme si » on avait oublié. Si le choix de « catachrèse » se discute, il faut dire que cela « fonctionne comme » une catachrèse, et toute la métaphore en découle.

Cette « catachrèse » permet de filer la métaphore. Si le temps à des chevaux, cela implique qu'il est soit comparé à un cavalier, soit comparé au char traîné par des chevaux. Ou d'une manière plus large à un attelage (char et conducteur). Mais ce « cavalier » ne peut être qu'inféré. Il suffit de réfléchir : c'est le cavalier et non le char qui vient faire boire ses chevaux pour continuer sa route. Le « temps » est donc comparé à un attelage, char et cavalier, traîné par des chevaux assoiffés.

Il peut aussi s'agir d'une horde de chevaux. Mais si on admet qu'ils doivent être gouvernés et dirigés, alors il faut admettre un attelage, mais les deux images sont acceptables. C'est une affaire d'interprétation. On a alors un troupeau de chevaux sauvages dont le propriétaire est absent.



Quadriga de gauche du sarcophage des Amazones IV^{ème} siècle avant J.C., musée archéologique de Florence



Le cavalier noir, L'apocalypse de Bamberg (vers l'an mil)

en

C'est la polysémie de la métaphore...

A partir de cette catachrèse initiale, toute la métaphore est filée non pas sur le temps, mais sur l'image des chevaux altérés, eux-mêmes métonymie d'une figure le temps. Le temps s'abreuve à la vie même du poète : l'eau qu'ils boivent est comparé au sang du poète (donc à sa vie. Dans l'ancien testament, le sang – « dam » – signifie la vie). Le temps est donc comparé à une sorte de vampire. Et il faut l'abreuver sans fin.

Mais on peut aussi analyser le poème comme la construction d'une allégorie du temps. Elle n'apparaît pas d'emblée, mais tout le poème la construit.

Quel est le symbole que l'allégorie est supposée faire émerger ?

Il est évident que le temps est ici *l'analogué* de la vie du poète. Il faut faire jouer la métaphore :

La métaphore filée est fondé sur la comparaison entre l'eau et le sang du poète.

- Le comparé : l'eau bue par les chevaux
- Le comparant : le sang et donc la vie du poète (c'est de mon sang qu'ils étanchent leur soif)

Le sang et la vie sont associés : « Vivre et les désaltérer ».

Le Temps est une figure de force qui prend la vie, la force, le sang, comme un vampire, et surtout une force récurrente (ils reviennent, ils vont revenir...).



La place de la fontaine des Terreaux à Lyon, en février 2012



L'histoire des chevaux du lac Ladoga est rapportée par l'écrivain germano-italien Curzio Malaparte dans son livre Kaputt. Durant l'hiver 1942, de violents combats opposaient les armées allemande et soviétique autour de la ville de Leningrad. Pour échapper à un feu de forêt provoqué par de violents bombardements aériens, une horde de près d'un millier de chevaux sauvages se précipita dans le lac Ladoga. En dépit de la vague de froid récente, l'eau du lac était encore liquide. Mais, alors que les bêtes nageaient vers la rive opposée, l'eau se mit brusquement à geler dans un fracas épouvantable. Les chevaux se trouvèrent pris dans une gangue de glace et, le lendemain, « le lac était comme une immense plaque de marbre blanc sur laquelle étaient posées des centaines et des centaines de têtes de chevaux ».

Ce phénomène surprenant est un exemple de surfusion. Dans les conditions habituelles, l'eau qui se refroidit passe de l'état liquide à l'état solide à la température de zéro degré Celsius. Mais, dans certains cas, elle peut demeurer liquide bien au-dessous du point théorique de congélation, jusque vers -40 °C. La persistance de cet état très instable, que les chimistes qualifient de métastable, constitue la surfusion. Deux conditions sont nécessaires pour qu'il y ait surfusion : le refroidissement doit être très **rapide** et l'eau doit être très **pure**. La glace ne se forme que s'il existe un germe à partir duquel les cristaux de glace peuvent croître. Plus on s'éloigne du zéro, plus la taille de germe requise pour la cristallisation diminue. Dans l'histoire rapportée par Malaparte, le lac Ladoga se trouvait précisément en état de surfusion. Les malheureux **chevaux** rompirent ce fragile équilibre en déplaçant les masses d'eau et en y introduisant des impuretés (herbes, poussières, grains de sable, poils...). Le gel de l'étendue liquide devait sceller leur sort sans tarder.